

Né en 1962, Hubert Prolongeau a mené une carrière de grand reporter au *Nouvel Observateur*, au *Monde* et à *Télérama*. Ses livres, dont *Sans domicile fixe* et *Travailler à en mourir*, ont alerté l'opinion sur des problèmes sociaux majeurs.

Hubert Prolongeau

SANS DOMICILE FIXE

Édition enrichie

Points

Une première édition de cet ouvrage est parue en 1997
aux Éditions Hachette Littérature.

ISBN 978-2-7578-5729-8

© Points, 2016, pour la présente édition enrichie et révisée

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note de l'éditeur

Il nous est apparu important que ce reportage d'Hubert Prolongeau, publié pour la première fois dans les années 1990, trouve une nouvelle existence et soit aujourd'hui présent en librairie, tant il résonne encore vivement dans notre monde actuel. Constituant un formidable témoignage de la situation des SDF à l'époque, il demeure brûlant d'actualité. Si les chiffres donnés par l'auteur sont le reflet de la situation des années 1990, ils sont mis à jour dans la postface inédite présente à la fin de l'ouvrage, et les portraits poignants des sans-abri qu'Hubert Prolongeau rencontre au cours de ses quatre mois d'immersion n'ont pas perdu de leur force. Voilà pourquoi ce livre nous semble une lecture essentielle encore aujourd'hui.

Les Éditions Points

Avant-propos

Pendant tout le temps passé avec eux, aucun des SDF que j'ai fréquentés n'a su que j'étais journaliste. Cette tromperie, que je continue de croire nécessaire à l'authenticité de cette enquête, m'a souvent été pénible, et plusieurs fois j'ai failli tout leur dire. Si l'un de mes compagnons de cette période lit ces lignes, qu'il sache que je n'ai jamais voulu le « piéger », mais témoigner de sa vie, et qu'il veuille bien m'en excuser.

Pour d'évidentes raisons, j'ai de moi-même changé les prénoms de tous ceux que j'ai rencontrés. Je n'ai laissé leur identité réelle qu'aux officiels et aux gens que j'ai vus en journaliste.

H. P.

Introduction

Pendant l'hiver 1992-1993, j'ai vécu en SDF. J'ai mangé dans des soupes populaires, dormi dehors ou dans des foyers, bu du gros rouge, pris quelques coups, attrapé des poux, vécu sans femme. J'ai senti mauvais et me suis ennuyé à mourir, j'ai été épuisé presque en permanence et j'ai parfois eu honte. On m'a peu regardé, beaucoup méprisé, traité souvent avec moins de respect que la plupart des chiens. J'ai côtoyé des zonards, des clochards, des toxicos¹. J'ai sympathisé avec certains, n'ai suscité que de l'indifférence chez la plupart. N'eût été ce livre, j'aurais vécu quatre mois pour rien. Cette existence à la fois odieuse et inutile, ils seraient 120 000 en France à la subir. Les chiffres sont toujours contestables : la postface de cette nouvelle édition fait le point sur eux, ainsi que sur ce qui a changé dans leur condition depuis 1993. Mais l'essentiel du constat que je faisais alors est malheureusement toujours exact : le

1. Ils sont peu présents dans ce livre. D'abord parce qu'une vaste littérature leur a déjà été consacrée. Ensuite parce que, ne serait-ce que du fait de l'argent que leur demande la drogue, leurs problèmes sont fondamentalement différents de ceux de la plupart des SDF. Il m'a semblé plus intéressant de m'attacher à des gens moins spectaculaires mais finalement plus nombreux et sans doute plus méconnus.

lent désespoir de ces vies perdues, la solitude, le poids du regard restent inchangés.

J'habite Paris. Comme tous les Parisiens, je vis avec le sentiment¹ qu'ils sont de plus en plus nombreux, de plus en plus présents, de plus en plus agressifs. Des comportements de Tiers Monde envahissent les rues de la capitale : moignons exhibés sur les trottoirs, quêtes aux feux rouges, enfants vendant tout et n'importe quoi. Le discours stéréotypé des mendiants du métro accompagne chaque voyage. Alors que divers reportages m'avaient amené à l'autre bout du monde, pour me pencher sur une misère qui dressait entre elle et moi le mur rassurant de l'exotisme, je me suis rendu compte que j'en savais plus sur ces misérables d'ailleurs que sur ceux qui, tous les matins, m'attendaient à ma porte, parlaient ma langue, étaient nés dans le système qui m'avait fait ce que je suis. J'ai eu envie de les rencontrer, de savoir qui ils étaient, de comprendre comment on pouvait en arriver là, peut-être de conjurer la peur qui nous prend tous face à ces visions d'un avenir possible. Le seul moyen pour cela m'a semblé être d'aller vivre avec eux, d'abolir l'inévitable rapport de supérieur à inférieur qui s'établit entre le « galérien » et le journaliste, d'éviter qu'ils ne me jouent un numéro rassurant de « bon clochard ». J'ai voulu les écouter et, tout simplement, raconter leur quotidien.

Cette expérience est à la base de ce livre, et je l'ai faite sans tricher. Il n'en est pourtant pas le récit. Jouer le jeu n'est pas jouer le « je ». Il n'y a rien d'héroïque à approcher la misère, et je ne voulais pas écrire *Tintin au pays des pauvres*. Je les ai rencontrés, j'ai senti les

1. Même si c'est faux, voir *infra*.

contraintes physiques de leur vie. Je ne suis jamais entré dans leur tête. Il manquait, il manquera toujours à mon expérience ce qui fait l'atroce densité de la vie du clochard : le sentiment d'être condamné à la rue à vie, savoir que cette prison qu'ils se sont souvent créée eux-mêmes peut ne plus jamais s'ouvrir. Leur désespoir n'a jamais été le mien, et je n'ai été pour eux qu'un faux frère d'infortune. Si cela me donne le droit d'écrire sur eux, cela m'interdit de parler à leur place.

Au bout de ce voyage, qu'aurai-je trouvé ? Des hommes. Des hommes qui mènent une vie de sous-hommes. Des hommes cassés, brisés, marqués dès leur enfance pour ce destin qui n'en est pas un. Un gâchis énorme. Plus peut-être qu'au désespoir, sentiment insupportable mais fort, j'ai dit bonjour à la tristesse. Une infinie tristesse. J'ai effeuillé des jours gris, vides, sans fin et sans but. Comme eux, j'ai survécu sans trop de problèmes. Mais pour vivre comment ? L'errance est rance. Jour après jour, ils s'usent, sans autre perspective que d'assurer la subsistance du lendemain. La rue est une broyeuse. Le chemin qu'elle offre est pavé de minuscules renoncements, d'obstacles où, à chaque fois, ils laissent un peu de leur dignité. Rien de très grave en soi, mais une suite de petits gestes qui les amènent à renoncer à l'humain qu'ils sont encore : ne plus se laver tous les jours, commencer à tendre la main, devoir se soulager entre deux voitures. Ils ne sont plus rien, et n'espèrent plus rien devenir. Rien de plus dur, dans le fond, que cette vie réservée aux faibles. « La pauvreté se pose en termes de survie sociale, pas de survie physique », écrit Serge Milano¹. À ce compte-là, celle des SDF est sans fond.

1. *La Pauvreté absolue*, Hachette, coll. « Mutations », 1988.

J'avais imaginé découvrir des rites mystérieux, des codes « culturels », une contre-société vivant en parallèle de la nôtre. Quelque chose entre les Apaches de *Fantômas* et la cour des Miracles de *Notre-Dame de Paris*. J'ai plongé dans un milieu amorphe, sans rite, sans culture, sans mode de vie, sinon quelques rendez-vous obligés et communs. Je n'ai pas non plus rencontré le mythique clochard philosophe : Boudu est bien mort noyé. J'ai pénétré une jungle, mais une jungle sans roi et sans soleil. Ils vivent sous anesthésie générale, l'anesthésie de leurs sentiments. Au sortir du bloc, la mort est plus souvent là que la guérison.

Ils sont des victimes. Cela n'en fait pas des saints. La fange de l'humanité recèle peu de pépites. La comtesse de Ségur frémirait devant ces mauvais pauvres, peu fréquentables, rarement reconnaissants et que la rédemption torture peu. La volonté farouche de s'en sortir, beaucoup ne l'ont plus, si tant est qu'ils l'aient eue un jour. Le travail (mais qu'ont-ils pu en découvrir ?), ils ne l'aiment guère. Les rapports humains entre eux sont réduits à leur plus simple expression : ils se volent, se violent, s'exploitent, se tuent parfois. Ils s'empressent de faire subir aux plus faibles, comme une triste copie vengeresse, la loi du plus fort qui les a écrasés. Mais faut-il être un héros pour avoir le droit de vivre ?

Infiltré

En choisissant de vivre avec les SDF plutôt que d'aller en interroger quelques-uns, je n'inventais rien. Cette démarche, encore inhabituelle à l'époque, est depuis devenue presque une technique journalistique autonome, appelée soit « immersion » soit « infiltration ».

Elle est étudiée, discutée, critiquée, enseignée même : j'ai, deux saisons de suite, animé une semaine d'initiation au journalisme d'immersion au CFJ (Centre de formation des journalistes). Et j'ai, entre 2014 et 2015, été appelé par six étudiants qui, tous, lui consacraient leur mémoire de fin d'année. Serge July me fait, dans son *Dictionnaire amoureux du journalisme*¹, l'honneur de me placer aux côtés d'illustres précurseurs du genre, John Griffin ou Günter Wallraff. Honneur bref, puisque, à la page suivante, il termine son article consacré aux « infiltrés » par cette phrase : « Tous ces reportages se concluent d'un tour de force narcissique, d'une révélation et d'un livre. Au bilan, ils sont en général décevants sur le plan de l'information pure. »

A-t-il raison ? Oui et non. L'immersion est un moyen, pas une fin. En en faisant un principe, l'émission « Les infiltrés », diffusée sur France 2 de 2008 à 2013, s'est à mon sens trompée. Pour une fois où elle a permis de capter des discours (ceux de jeunes d'extrême droite) qui seraient autrement restés sous le boisseau, elle n'a souvent rien apporté d'autre qu'une dramatisation artificielle. N'oublions pas que l'immersion consiste quand même à tromper les gens à qui l'on s'adresse : cela doit, pour se justifier, être absolument nécessaire. Ne donnant que le point de vue de l'immergé, elle ne remplace pas une enquête contradictoire qui, elle, donne la parole à tous les intervenants. Seul le sujet appelle ou non l'immersion, trop souvent devenue un simple gadget.

Trop souvent, mais pas toujours. Il arrive aussi qu'elle soit le seul chemin possible, soit pour pénétrer dans des lieux clos, soit pour abolir la distance entre

1. Éditions Plon, 2015.

un journaliste et certains de ces sujets. «J'ai eu l'impression de me retrouver face à une réalité dont je ne pouvais pas rendre compte parce que je n'arrivais plus à la saisir», écrit Florence Aubenas au début du *Quai de Ouistreham*¹ pour justifier pourquoi elle s'était glissée dans la peau d'une femme de ménage. Je reste, de la même manière, intimement convaincu que je n'aurais pas compris ce qu'était la vie à la rue si je ne l'avais pas vécue. Fils de bourgeois bordelais, tenu jusqu'à cette expérience à l'écart du monde de la pauvreté, je n'avais tout simplement pas en mains les clés pour le comprendre. Peut-être même ce choix n'a-t-il été qu'un moyen de dissoudre mon malaise dans l'anonymat. Mais il m'a permis d'approcher une vérité humaine que ni l'interview ni l'enquête classique ne m'auraient laissé atteindre.

La charte de déontologie des journalistes oblige à révéler son identité. Mais elle date de 1918. Depuis est apparu en face des journalistes un ennemi qui grandit de jour en jour, ennemi ambigu puisqu'il fait généralement mine de marcher avec lui main dans la main : la communication. La communication justifie l'immersion. Il est en France des lieux clos et qui tiennent à le rester. Autrefois, maladroitement, on vous en interdisait la porte, et il suffisait alors de rentrer par la fenêtre. Aujourd'hui, c'est plus subtil : on vous ouvre la porte, mais on vous tient la main. L'audace de l'expulsé prêt à tout pour entrer fond souvent devant la «gentillesse» de l'attachée de presse et la mise à disposition de documents parfaitement inoffensifs. Ainsi aimablement reçu et asphyxié, l'enquêteur voit vite ses crocs s'émousser.

1. Éditions de L'Olivier, 2010, et Points, 2011.

Un autre de mes reportages d'immersion est révélateur de ce piège. Pour *La Cage aux fous*, j'avais voulu aller raconter de l'intérieur le quotidien d'un hôpital psychiatrique. Tous les praticiens que j'ai rencontrés ont trouvé l'idée excellente, jusqu'au moment où je leur ai proposé d'aller passer quelques jours dans leur service. Après vingt-cinq refus, je n'avais plus le choix qu'entre renoncer ou me faire interner comme malade. Avec un ami psychiatre, j'ai répété un scénario clinique vraisemblable, que j'ai ensuite testé chez un praticien privé, ce qui m'a permis d'avoir un certificat officiel confirmant mon état. Puis, un samedi à deux heures du matin, je me suis présenté aux urgences de l'hôpital de Clermont-de-l'Oise. J'ai été admis, et ai pu vivre quelques jours dans une société malheureuse, close, disciplinaire, où les « fous » sont laissés à eux-mêmes, où l'enfermement, rarement consenti, est toujours péniblement vécu, où beaucoup de décisions dépendent plus de la capacité de nuisance du malade que d'un véritable fondement thérapeutique. Une garderie plus qu'un institut de soins. Un détail parmi d'autres : un très beau panneau annonçait un programme d'activités quotidiennes incluant aquagym, jeux divers, sorties. En huit jours, je n'en ai vu aucune se réaliser.

Je n'avais, à l'époque, pas nommé l'établissement. S'est-il reconnu quand même ? Un an après paraissait dans l'hebdomadaire *La Vie* un long article consacré à Clermont-de-l'Oise. Son auteure s'était vu accorder l'autorisation qui m'avait été refusée et avait pu voir beaucoup de « choses positives » que, enfermé dedans, je n'avais pas vues. Ce n'est pas ma consœur, excellente journaliste par ailleurs, qui est en cause, mais un système qui fonctionne en éloignant la presse de la vérité. C'est ce système que l'immersion permet de

contourner. Il est des lieux clos (armée, prison, monde du travail...) que l'on ne pénétrera qu'ainsi. Je continue de croire que les regarder reste une des missions du journalisme.

Ce n'est donc pas sur son principe que se joue la dignité de l'immersion, mais sur son rendu. J'avoue peu apprécier l'un des succès du genre, *Dans la peau d'un intouchable*, de Marc Boulet, non par ce qu'il dit de la société des intouchables, fort intéressant, mais par la complaisance narcissique avec laquelle il met en scène son aventure : les premières pages sont consacrées à la façon dont l'auteur s'est teint la peau, les dernières accueillent une fort impudique publication des lettres de sa femme inquiète et admirative... L'immergé est un témoin privilégié, pas un acteur. Il partage des conditions de vie, il ne les subit pas. Il peut quand il le souhaite rompre ce contrat qu'il n'a passé qu'avec lui-même. Cela lui interdit de prétendre « vivre » ce que vivent ceux qu'ils côtoient. Confondre son aventure personnelle avec la leur est indécent. L'une des fiertés que je retire encore aujourd'hui de *Sans domicile fixe* est qu'il ait, j'espère, limité au maximum ce genre d'exposition personnelle.

I

Avant la chute

«SDF, on l'est d'abord dans sa tête.» Le côté hâbleur sympa s'efface presque pour laisser place à un soupçon de colère, quand Patrick Henry assène cette vérité qui «a tant de mal à passer». En 1980, jeune externe de médecine, parce que «j'avais été nul pendant toutes mes études et n'avais rien pu demander d'autre», il se retrouve en stage à l'hôpital de Nanterre. Tous les soirs, il voit débarquer les miséreux ramassés sur les trottoirs et transportés par un car de la préfecture de police de Paris. Le dénuement médical qu'il y rencontre le bouleverse. Pour ces gens-là, rien n'est prévu. En septembre 1984, il obtient l'autorisation de créer sur place une consultation réservée aux SDF, dont il s'occupera pendant huit ans. En huit ans, il en verra défiler quarante à cinquante par jour. En huit ans, sa conviction se fait : la faillite économique cache finalement ce que le problème a aussi, a surtout de personnel. Fragilité, instabilité, alcoolisme, solitude, voire problèmes psychiatriques lourds, ont déjà désigné ceux qu'une catastrophe économique poussera vers la chute. Sans elle, ils auraient sans doute continué à vivre comme avant. Mais il n'y aurait eu qu'elle que le trou noir qui les absorbe n'aurait été qu'un «mauvais moment» à passer. «Tous les cocus, tous les chômeurs ne se retrouvent pas à la

rue. Il y a quelque chose en plus, quelque chose qui est là. Avant la chute.»

Depuis août 1992, Jérôme a élu domicile gare du Nord. Petit blond de trente-cinq ans, le visage orné de lunettes rondes à la Gandhi et les cheveux longs rebiquant au-dessus et autour des épaules, il a encore toutes ses dents et un petit sourire canaille plutôt attirant. Il ne cherche pas la bagarre, est sympa avec tout le monde, respecte les secrets de ses copains. Avec ça, il parle bien, se tient propre. Pour qui n'est pas au courant de sa situation, il passe parfaitement inaperçu parmi les jeunes «normaux» qui viennent là prendre leur train. Jérôme a toujours des parents en Bretagne, une ex-femme à qui il lui arrive d'écrire, et même un métier : il est électricien-chaudronnier. Mais il a du mal à rester en place. «Trois mois à la même place, je craque.» Alors, d'intérim en intérim, il bouge. Quand il travaille, rien à dire : il fait facilement des semaines de 50, 60, 80 heures. Mais quand il sature, il ne faut pas essayer de le retenir : il part, s'éclate, claque tout. Restaurants chers (60 euros¹ maximum quand même), virées en bagnole, blousons qu'il abandonne dès qu'il en a assez de les porter, et retrouvailles avec l'essentiel de la rue Saint-Denis. «J'en ai niqué, là-dedans, je peux te dire.» Quinze jours, un mois plus tard, cela dépend de l'ampleur de la fête, un petit coup de fil à l'agence d'intérim, et c'est reparti pour trois mois.

1. Dans la première édition du livre, tous les prix figuraient en francs. Nous avons fait le choix de convertir toutes les sommes en euros, afin de donner une meilleure idée aux lecteurs d'aujourd'hui de ce qu'elles représentent. Nous avons utilisé pour cela le convertisseur franc-euro de l'Insee (disponible sur Internet) tenant compte de l'érosion monétaire due à l'inflation entre les années 1990 et 2014. Nous avons en revanche arrondi certaines sommes pour plus de cohérence. (Note de l'éditeur.)

Jusqu'au mois d'août 1992 où la machine se grippe. L'agence, dont la vitrine n'est plus guère garnie depuis la guerre du Golfe, ne propose rien. Jérôme n'a plus un centime, et le trottoir qui l'avait lâché joyeux fêtard le matin le récupère le soir même. Huit mois après, il y est toujours.

Louis avoue la même inaptitude à rester en place. Vingt-huit ans, chauffeur poids lourds, il « zone » depuis quatre ans. Plutôt débrouillard : la maison de Nanterre, les « bons plans pour bouffer » n'ont plus de secrets pour lui. Le boulot, il en trouve de temps en temps. De moins en moins, mais encore un peu. Pas trop. Mais trop, il n'en veut pas. « Trop longtemps au même endroit, j'ai l'impression de ne plus vivre. Pourtant, je suis dans une putain de merde ces temps-ci. Mais j'arrive pas à m'accrocher. » Dernier exploit en date, qu'il raconte en s'esclaffant et en exhibant sa gencive nue : « Je me suis fait embaucher après deux mois de stage. Huit jours après, j'avais filé ma "dèm". J'en pouvais plus des horaires et de tout le merdier. »

Ils pourraient reprendre à leur compte le « J'ai horreur de tous les métiers » de Rimbaud. Même si la faille, parfois plus subtile, ne se révèle qu'au détour d'une phrase, et porte avec elle l'immensité d'un poids trop lourd de solitude et d'incapacité à communiquer. Le Danseur (c'est lui qui s'est ainsi baptisé, et nul ne connaît son vrai nom) rêve de le devenir. Son costume tranche sur la foule des vieilles vestes et des parkas plus ou moins nettes qui attendent l'ouverture de la soupe populaire à l'église de la Trinité. Que fait-il là ? Tous les après-midi, il prend des cours, payés par sa mère, dans une salle de danse du XI^e arrondissement. Le soir, il dort dans un foyer. Il a déjà eu des propositions pour un ballet, passé avec succès quelques auditions. Et il

est là, attendant avec d'autres que s'ouvrent les portes auxquelles, il le clame un peu trop haut pour que ce soit tout à fait vrai, il n'a pas « honte d'attendre ». Ses projets, ses demi-succès, il les raconte volontiers. Et à ceux, tous, qui s'interrogent sur ce qui l'a fait arrêter, il répond, pudique mais lucide : « Je dois être trop solitaire pour supporter longtemps les autres. »

L'instabilité n'est que la première, mais souvent fatale, manifestation de malaises beaucoup plus graves. L'errance est fille de l'exclusion : elle l'est aussi souvent d'un désir de s'exclure plus ou moins conscient et plus ou moins masochiste. Un livre récemment paru sur le sujet s'ornait d'une bande un peu racoleuse : *Nul n'est à l'abri*. C'est faux. L'immense majorité des SDF, la vie les a choisis très tôt. 91 % sont célibataires et sans famille, 85 % viennent de milieux sociaux déjà défavorisés. 13 % ont des problèmes neuro-psychologiques graves¹. Les alcooliques l'étaient souvent avant, les enfants placés ou les jeunes des cités le portaient en eux, fruits pourris d'une enfance sacrifiée.

À la base de presque toutes les histoires, il y a un abandon. Qui se décline différemment, mais part d'une même catastrophique histoire familiale : rejet de l'enfant, divorce haineux, placement à la DDASS, exploitation par une famille d'« accueil » pour qui l'enfant n'est souvent qu'une source de revenus. Rejet qui conditionne déjà la suite. Au centre Le Sillon, à Lyon, 85 % des jeunes accueillis en 1992 n'avaient pas dépassé le stade de la troisième, 94 % étaient sans formation professionnelle. À Saint-Brieuc, en Bretagne, Serge Paugam² a observé que la majorité des anciens

1. Chiffres du Secours catholique.

2. Dans « Déclassement, marginalité et résistance au stigmate en milieu rural breton », in *Anthropologie et Sociétés*, 1986, vol. 10, n° 2.